

LA CONQUÊTE DU CHILI, UNE ÉPOPÉE MÉCONNUE

Robert GIANNONI

Moins célèbre que la dramatique aventure de Cortés au Mexique et que l'audacieuse expédition de Pizarro au Pérou, la conquête du Chili fut pourtant l'une des grandes épopées de l'histoire.

Pour comprendre ce qu'elle représenta pour les *conquistadors* et pourquoi elle atteignit par moments une dimension épique, il faut rappeler la singularité du territoire qui en fut le théâtre. Longue bande de terre enserrée entre la cordillère des Andes et l'océan Pacifique, le Chili s'étire sur 4 300 kilomètres, soit du 17^e au 56^e degré de latitude Sud. Projeté sur une carte de notre hémisphère, il s'étendrait du Sénégal à l'Écosse. Aussi offre-t-il une variété de relief, de climat et de végétation qu'on ne saurait trouver ailleurs. Au pied de la chaîne andine aux cimes enneigées et qui se dresse à l'est comme une féerique toile de fond, le Chili déroule une étonnante succession de paysages : d'abord un désert minéral suivi de steppes subarides, puis une région fertile au climat tempéré, enfin une zone plus fraîche où l'abondance des pluies a donné naissance à d'immenses forêts. Autant d'émerveillements et à la fois d'obstacles pour ces pionniers du Nouveau Monde qui eurent à parcourir des distances inouïes.

Isolé par des barrières naturelles, ce pays resta ignoré des Européens jusqu'au début du XVI^e siècle. Seuls les Incas s'y étaient aventurés et l'avaient annexé à leur empire. Ils l'avaient appelé *chile*, ce qui dans la langue aymara signifiait « le bout du monde ».

La découverte de l'autre mer

Le 29 septembre 1513, au terme d'une marche éprouvante à travers des marais insalubres et des forêts hostiles, Vasco Nuñez de Balboa, gouverneur du territoire des Comagres, le Panama d'aujourd'hui, aperçoit du haut d'une montagne une vaste étendue marine. La voici enfin cette « autre mer » que les successeurs de Colomb recherchaient en vain depuis quinze ans ! Les indigènes n'en faisaient pas secret dans leurs échanges avec les conquérants, pas plus qu'ils ne leur cachaient l'existence, au-delà des montagnes blanches, d'un pays fabuleux. Un officier cupide, nommé Francisco Pizarro, qui servait alors sous les ordres de Balboa, songeait déjà à découvrir ces terres qui étaient peut-être le « pays d'Ophir » mentionné dans le *Livre des Rois*. Ému par cette apparition tant espérée, Balboa se mit à genoux pour rendre grâce à Dieu et descendit jusqu'à la baie qu'il baptisa du nom de San-Miguel, le saint du jour. Entrant dans l'eau, brandissant d'une main son épée, tenant dans l'autre l'effigie de la Vierge, il prit possession du nouvel océan au nom du roi d'Espagne. Ce lieu deviendra une base d'où partiront les navires espagnols, construits sur place, pour explorer ces terres inconnues situées au-delà du Pérou. C'est donc depuis le nord que les Européens découvriront le Chili et non depuis le sud comme on serait tenté de le croire en se référant au voyage de Magellan qui, en 1520, pendant qu'il cherchait à atteindre par l'ouest l'archipel des Moluques, avait aperçu à bâbord des rivages désolés sans savoir qu'il s'agissait des côtes australes du Chili.

Les précurseurs de la conquête

Avant l'entrée de l'Amérique dans l'histoire, les Incas avaient déjà foulé le sol de ce pays. Vers l'an 1470, l'Inca Pachacuti, « le constructeur de l'empire », avait remis le pouvoir à son plus jeune fils, Topa Yupanki, qui poursuivit sa politique d'expansion en se lançant, entre autres, dans une campagne hasardeuse à travers ces terres lointaines. L'expédition parcourut les hauts-plateaux boliviens au sol glacé et aborda le versant est des Andes qui furent franchies au col de Tipiza situé à 4 700 m d'altitude. Puis ces hommes particulièrement endurants descendirent l'autre versant, sans rencontrer de résistance de la part des tribus locales, qui n'auraient jamais pu s'opposer à une armée si bien organisée. Dans le val de Copiapo, où finit le désert d'Atacama, les autochtones se rendirent eux aussi sans coup férir, cédant à la diplomatie persuasive des émissaires de l'Inca. Il en alla de même avec les tribus installées dans la vallée du fleuve Aconcagua. Mais, une fois parvenus sur la rive du rio Maule, les Incas se heurtèrent à de plus rudes combattants décidés à en découdre. Selon le chroniqueur Garcilaso de la Vega, la bataille dura quatre jours. Gênés par de fortes pluies et redoutant les pièges de la forêt chilienne, ils se retirèrent prudemment sur la rive gauche du fleuve où ils dressèrent des fortifications sommaires qui marqueront pendant un demi-siècle la limite de leur empire.

Ces guerriers, qui leur avaient opposé une résistance inoubliable, appartenaient à l'ethnie des Mapuches, originaires de la pampa argentine et dont le nom signifiait « les gens de la terre ». Vers la fin du XIV^e siècle de notre ère, ils avaient traversé les Andes et, après avoir repoussé vers le nord les tribus Picunches et vers le sud les tribus Huiliches, ils avaient occupé l'espace situé entre la haute cordillère et la cordillère de la côte beaucoup moins élevée.

Le rêve brisé d'Almagro

Après avoir exploré les côtes péruviennes entre 1524 et 1528, Francisco Pizarro était retourné en Espagne pour obtenir de Charles-Quint l'autorisation d'occuper le Pérou qu'il avait eu l'habileté de présenter comme « le pays de l'or ». Le porteur de cette alléchante nouvelle fut nommé gouverneur de la Nouvelle-Castille avec le titre de marquis, tandis que son bras droit, Diego de Almagro, ne reçut en récompense de ses mérites que la modeste charge de la forteresse de Tumbez. Pour apaiser son amertume et, plus encore, le tenir à l'écart, Pizarro lui fit miroiter ces terres du « bout du monde » que les administrateurs de l'empire inca avaient quittées pour regagner leur pays déchiré par une guerre fratricide entre Atahualpa et Huascar qui se disputaient le trône de leur père. Almagro avait donc le champ libre.

Il partit au début de l'hiver 1535, à la tête de quatre cents soldats espagnols et de dix mille Yanaconas, indigènes ralliés, utilisés comme domestiques ou comme auxiliaires. Il était accompagné de Paullu, le fils cadet de l'ancien Inca Huayna Capac. Mais il eut le tort de ne pas écouter les anciens qui lui avaient conseillé de prendre en cette saison la voie basse proche du littoral. Il choisit au contraire celle qui passe par les sommets andins où moururent quelques-uns de ses meilleurs guerriers, victimes des écarts thermiques entre le jour et la nuit et de ce mal des montagnes, le *soroche*, que les indigènes habitués à l'altitude supportaient mieux que les Européens. Il n'écoula pas davantage le jeune Paullu qui lui avait suggéré d'attendre le dégel pour reprendre la marche. Parvenu de l'autre côté des Andes il s'engagea imprudemment dans les vallées ravagées par des inondations où il perdit de nombreux chevaux, une partie de ses équipements et de ses serviteurs emportés par des coulées de boue.

Après quatre mois de souffrances sans nom, l'arrivée de la troupe épuisée fut signalée aux habitants de Copiapo par trois éclaireurs qui, bien accueillis dans un premier temps, finirent massacrés. Dans les hameaux miséreux que les hommes d'Almagro traversaient, des caciques obséquieux voulurent leur offrir quelques menus objets en or. Pour Almagro, leur embarras ne laissa aucun doute : ses éclaireurs avaient été tués. Il fit aussitôt arrêter et brûler vifs ces chefs perfides. Puis, en avançant en direction du sud, les nouveaux conquérants durent se rendre à l'évidence : ce pays était loin de posséder les trésors du Pérou mais, à défaut de métaux précieux, il leur offrait de bonnes terres, notamment dans la vallée de l'Aconcagua où ils dressèrent leur camp. Ils y furent rejoints par des renforts provenant de la mer et qui avaient été débarqués dans la baie de Coquimbo. Depuis le départ des anciens administrateurs incas, il ne restait que des colons originaires d'Arequipa et qui, ayant tout intérêt à collaborer avec les nouveaux venus aux armures impressionnantes, leur firent savoir qu'ils n'avaient rien à craindre des tribus autochtones, plus pacifiques que celles de la zone d'Atacama. Almagro put ainsi, sans courir de grands risques, dépêcher vers l'ouest son lieutenant Juan de Saavedra qui découvrit un port naturel qu'il appela Val Paraiso, en souvenir d'un site espagnol portant ce nom. Un autre de ses fidèles, Gomez de Alvarado, eut pour mission d'aller reconnaître le sud. Mais, au confluent du rio Nuble et du rio Itata, non loin du lieu où les Incas avaient été jadis contraints à la retraite, les Espagnols se heurtèrent à leur tour à un barrage de guerriers. Les pertes qu'ils subirent au cours d'un combat inégal furent très lourdes. Presque tous leurs chevaux furent atteints par les javelines et les flèches de ces hommes bien décidés, une fois encore, à défendre leurs terres. Les Incas, qui en avaient gardé un souvenir cuisant, n'avaient donc pas surestimé leur valeur. Aussi les soldats espagnols durent-ils rebrousser chemin.

Almagro et les siens marqués par cette défaite et déçus de n'avoir pas trouvé au cours de leur expédition le butin qu'ils avaient espéré, s'interrogèrent sur l'intérêt de leur entreprise. Malgré l'arrivée par courrier d'un décret royal lui accordant les terres situées à « cent lieues au-delà du territoire de Pizarro », Diego de Almagro décida de repartir pour le Pérou, car il avait appris également l'insurrection de Manco Inca contre les Espagnols. Ce changement de situation risquait d'entraîner la trahison de ses Yanaconas capables de se retourner contre lui. Pour l'aider dans ce moment critique, Paullu lui promit d'intercéder en sa faveur auprès de l'Inca, son demi-frère. Ce geste bienveillant lui laissa espérer de prendre sa revanche sur Pizarro qu'il tenait pour un usurpateur, voire d'obtenir le gouvernement de Cuzco qu'il convoitait de longue date.

Pour parcourir les 2 300 km qui séparent Santiago de Cuzco, il prit cette fois le chemin de la côte beaucoup moins éprouvant. Arrivé sous les murs de la capitale où les soldats de Francisco Pizarro se trouvaient assiégés, Almagro essaya de s'entendre avec l'Inca qui, après l'avoir écouté, fit lever le siège. Il put ainsi déloger Hernando et Gonzalo Pizarro à qui il laissa malgré tout la vie sauve. Aveuglé par son succès, il n'avait pas compris qu'en contestant l'autorité de son compagnon d'armes, il avait désobéi aux ordres de son roi, ce qui le priva des loyalistes qui, jusqu'ici, avaient été à ses côtés. Pour la première fois depuis leur arrivée au Pérou, les Espagnols divisés allaient s'affronter dans une guerre civile. C'est un homme affaibli par la maladie et lâché par une partie des siens qui se présenta le 6 avril 1538 sur le plateau de Salinas, proche de Cuzco, pour affronter l'armée des frères Pizarro. Un accès de goutte l'empêcha de se battre. Ainsi dit-il assister, impuissant, à la défaite de ses hommes. Il fut aussitôt arrêté et incarcéré par ceux qui lui devaient la vie et, quatre mois plus tard, il fut décapité dans cette ville de Cuzco dont il avait longtemps rêvé d'être le prince.

Pedro de Valdivia, fondateur du Chili

Débarrassé enfin de son rival, Francisco Pizarro, devenu maître absolu de la Nouvelle-Castille, n'avait pas renoncé à prendre possession de ce territoire lointain qui, depuis le retrait forcé des Incas et surtout après l'échec d'Almagro, passait pour un pays maudit. Les rescapés de cette campagne malheureuse, qu'on appelait avec dédain « la bande du Chili », perdirent le peu qu'ils possédaient et finirent presque tous dans la misère.

Pour accomplir cette mission périlleuse, il fallait un officier loyal et aguerri. L'homme de la situation fut un vétéran des guerres d'Italie, le capitaine Pedro de Valdivia, issu d'une lignée d'authentiques *hidalgos*. Il partit de Cuzco au début du mois de janvier 1540, « démuné du nécessaire mais plein d'un courage débordant », entouré de sa vaillante compagnie, Inès de Suarez, de onze officiers qui ne s'étaient pas remis de l'échec précédent, ainsi que d'une centaine d'aventuriers. À cause de la mauvaise image du Chili dans l'opinion, il ne pouvait guère se montrer exigeant sur ceux qu'il recrutait. Comme l'écrivait Cervantès « les *conquistadors* viennent le plus souvent de la plèbe, rudimentaires, parfois illettrés, cadets sans fortune, moines défroqués, soldats de hasard, repris de justice... ». Les Yanacunas qui accompagnaient cette petite troupe étaient à peine un millier. Avec des moyens aussi limités, comment ce nouveau chef aurait-il pu imaginer qu'il deviendrait le héros d'une aventure militaire plus longue et plus meurtrière que celle de Cortés et, surtout, comment aurait-il pu se douter que de cette guerre à l'issue incertaine naîtrait un jour une nation ?

Averti des difficultés qu'avait affrontées son prédécesseur sur la voie haute de la chaîne andine, il emprunta le chemin descendant de Cuzco vers Arequipa et la côte du Pacifique. Après quoi, il dut traverser l'immense désert d'Atacama où les maigres cours d'eau n'atteignent pas la mer et se perdent sous le sol à cause d'une très forte évaporation. Durant une halte dans une oasis qui porte aujourd'hui son nom, San Pedro de Atacama, il fut rejoint par une centaine d'Espagnols commandés par deux ambitieux aventuriers, Francisco de Villagra et Francisco de Aguirre. Après avoir parcouru une vaste zone recouverte de salines aveuglantes, la troupe arriva au village de Copiapo qui semblait abandonné, car ses habitants, encore marqués par les actes de cruauté commis par Almagro, s'étaient réunis en un lieu secret pour décider de leur comportement face à ces étrangers. Le lendemain trois émissaires vinrent leur apporter, en signe de paix, des flèches ornées d'une ceinture bleue et quelques pépites d'or.

De là les Espagnols se remirent en marche jusqu'au rivage océanique. Épuisés mais encore confiants, ils parvinrent ensuite dans une région plus riante où ils purent enfin se reposer. Valdivia en prit possession pour le compte de la Couronne, le 24 octobre 1540. Pour effacer dans les esprits le nom malheureux de Chili, il l'appela la Nouvelle-Estrémadura. Surpris par l'attitude hostile des autochtones qui vivaient sur les rives du rio Choapa, le capitaine espagnol invita leur cacique à se soumettre. En guise de réponse, il vit se lever devant lui une formation de Picunches armés d'arcs, de frondes et de massues et prêts à livrer bataille. Ce premier affrontement tourna à l'avantage des étrangers qui firent parler la poudre face à des adversaires qui se battaient le torse nu.

Une fois l'ordre rétabli, Valdivia dressa son camp au pied d'une colline dominant un fleuve. Le site qu'il avait choisi appartenait au cacique Huelen qui le lui céda en échange de terres occupées par des Mitimaes, colons originaires du Pérou, qui ne purent que se résigner. Le 12 février 1541, un an après son départ de Cuzco, le capitaine espagnol fonda en ce lieu même une ville qu'il nomma Santiago de la Nueva Extremadura, en hommage à l'apôtre Jacques ainsi qu'à sa région natale. Devant ses hommes rassemblés pour la cérémonie il lut le rituel *Riquerimento*, une sorte de traité destiné à justifier d'avance toute entreprise de conquête et les violences qu'elle peut entraîner, puis il planta une croix au sommet de cette colline. Les constructions étaient bien avancées, selon un plan urbain que l'on retrouve dans toutes les colonies de l'empire, quand arriva un courrier annonçant la mort de Francisco Pizarro, poignardé par le fils d'Almagro dans une rue de Lima. La nouvelle se répandit à travers le Chili où les autochtones, pensant que les occupants seraient affaiblis par cette disparition, furent incités par le cacique d'Atacama à se soulever contre les Espagnols. Ces tentatives de révolte furent réprimées brutalement. Mais comprenant que son « courage débordant » ne suffirait plus pour conquérir ces terres hostiles et que le succès de sa mission dépendrait essentiellement de l'aide de l'Espagne, Valdivia dépêcha une délégation à Lima pour assurer le représentant de l'empire espagnol de sa parfaite loyauté envers la Couronne et le convaincre de lui envoyer des renforts réguliers. Son appel de détresse fut entendu et, six mois plus tard, les secours espérés arrivèrent par mer.

À la différence d'Almagro, Valdivia s'attache à ce pays qui n'a pas d'or à offrir, mais dont il apprécie les vraies richesses. Voici ce qu'il écrit à Charles-Quint en 1545¹ : « Faites savoir à vos marchands et à tous ceux qui voudraient s'y installer qu'il n'y a pas meilleure terre pour vivre et se perpétuer... Elle ne peut avoir d'égale : il n'y a que quatre mois d'hiver, l'été est tempéré, l'herbe abondante, des plantes variées et nombreuses et l'on trouve de magnifiques pièces de bois pour construire des habitations... C'est exactement comme si Dieu avait voulu pourvoir là à tous les besoins de l'homme. »

¹ VALDIVIA, Pedro de, *Cartas al imperador Carlos V*, Editorial del Pacifico, Santiago, 1953.

Cette nouvelle vision de la conquête fait de cette missive l'acte fondateur de la future colonie de peuplement. En effet, Valdivia ne se contente pas d'implorer de l'aide et de croiser le fer, il agit en administrateur clairvoyant et exploite les ressources locales. Après avoir rallié les dernières tribus Picunches, il met en place le système de l'*encomienda* qui contribuera à l'essor d'une région à peu près pacifiée. Cette organisation consistait à attribuer à chaque vétéran une parcelle de terre cultivable et une main-d'œuvre indienne à qui il devait assurer le vivre, le couvert et le salut des âmes. C'était en fait une autre forme d'esclavage.

La marche vers le sud

En 1546, au cours d'une exploration pour fonder une seconde ville donnant sur la mer, les Espagnols subissent une violente attaque à Quilicura, non loin de Santiago. C'est leur premier contact avec ces Mapuches qui avaient autrefois repoussé les Incas puis dissuadé Almagro. Surpris par leur grand nombre, les hommes de Valdivia se replient eux aussi prudemment sur la capitale. Leur chef, sachant qu'il n'a pas assez de moyens pour battre ces guerriers plus dangereux que les Picunches, décide de se rendre personnellement à Lima pour exposer au vice-roi son projet d'extension. Mais il arrive dans la capitale de la Nouvelle-Castille au moment où le cadet des Pizarro vient de s'insurger. C'est pour le héros des guerres d'Italie l'occasion de prouver sa fidélité à la Couronne et sa valeur de combattant. Le 9 avril 1548 il écrase l'insurrection et renforce son image d'invincibilité. Il reçoit en récompense les pleins pouvoirs sur les terres déjà conquises et sur celles qui restent à découvrir. Retournant vers son fief par la mer, il débarque à Valparaíso avec un nouveau contingent de trois cents soldats équipés de pied en cap et cinq cents Yanaconas. Il peut maintenant poursuivre son œuvre de conquête.

Au début du mois de février 1550, Valdivia reprend la direction du sud. Après douze jours de marche il découvre sur la côte, face à une baie abritée, le site de Penco qui réunit les conditions pour accueillir une deuxième ville. Le 22 février sa troupe est attaquée, près du rio Andalien, par plus d'un millier de Mapuches. Cette fois, le *condottiere* espagnol est en mesure de riposter. La première décharge de mousquets tue l'un des chefs ennemis et provoque une débâcle parmi les assaillants, comme si la foudre était tombée sur eux. Mais très vite, ces guerriers se ressaisissent. Après chaque assaut, ils disparaissent dans la forêt où ils peuvent préparer une nouvelle attaque. Valdivia vient de découvrir des adversaires qui, outre l'avantage du nombre, ont aussi de grandes qualités de combattant : ils sont vigoureux, courageux et pugnaces et ne semblent craindre ni le danger ni la mort.

Après ces premiers chocs sans vainqueurs ni vaincus, les Mapuches maintiennent la pression par une série d'escarmouches qui créent dans les rangs espagnols un climat d'insécurité. Valdivia, expert en la matière, constate à chaque rencontre leur réelle intelligence militaire. Ces « sauvages » qui ignorent tout de l'armement moderne ont vite compris que les coups meurtriers qui leur sont portés restent espacés et, qu'entre deux décharges, ils ont le temps de fondre sur leurs ennemis avec la violence d'un torrent puis de se replier. Ils vont jusqu'à adapter leur tactique à la façon dont l'adversaire se déploie, passant du raid de commando à l'attaque massive par vagues de cinq cents. Ils savent aussi utiliser leur connaissance du terrain pour tendre des embuscades. Quant à ces hommes barbus semblant ne faire qu'un avec leurs chevaux, ces animaux superbes qu'ils n'avaient plus revus depuis la venue d'Almagro, les Mapuches ne tarderont pas à trouver la solution pour les désarçonner en lançant sur les jambes de leurs montures des boules enroulées dans des lanières de cuir.

Le 3 mars 1550, Valdivia retourne sur le site de Penco, proche de l'embouchure d'un grand fleuve qui descend de la Cordillère et sépare les terres déjà conquises du territoire ennemi. Les Indiens l'appellent *Biobío* et ce nom lui restera. Le capitaine espagnol fait construire face à l'océan quelques cabanes pour abriter ses hommes des fortes pluies qui vont tomber au cours de l'hiver austral. Le 5 octobre, au retour du printemps, il entoure ces premières mesures de fortifications en bois, car il veut faire de cette future ville un relais d'où il pourra mieux diriger les opérations militaires dans une zone difficile à contrôler et qui s'étend sur une centaine de lieues. Tout en redoublant de prudence, il va quand même s'avancer dans un milieu naturel semé d'embûches et peuplé de tribus irrémédiablement hostiles. Il entend jalonner ce vaste espace à conquérir par une série de fortins dont chacun sera défendu par une soixantaine d'hommes et qui prendra le nom du lieu d'implantation : Arauco, Confines, Puren, Tucapel... En 1551, il fonde Imperial, l'année suivante Villarrica puis la ville la plus au sud qui portera son propre nom, Valdivia. Mais en agissant ainsi, il disperse ses forces et ses adversaires en ont bien conscience. Qui plus est, il commet une grave erreur en faisant couper le nez et les oreilles de ses prisonniers et en les renvoyant chez eux pour l'exemple. Or ces actes de cruauté restent sans effet sur le moral des Mapuches qui, au contraire, sont incités à lutter de plus belle et à recourir à des supplices encore plus horribles. Après trois années de guerre, si les Espagnols sont arrivés à pénétrer dans le domaine de ces farouches résistants, ils sont encore loin d'en avoir la maîtrise.

Le massacre de Tucapel



Le jeune Lautaro. Triptyque. Pedro Subercaseaux (1880-1956). DR

Un Mapuche de haute lignée, nommé Lautaro, prisonnier des Espagnols à l'âge de douze ans, s'était mis au service d'un officier qui avait fait de ce garçon doué son palefrenier. Après avoir appris à connaître et dompter les chevaux, il était bien placé pour observer les mœurs de ces étrangers dont il sut déceler les points faibles. À dix-huit ans il déserta l'armée royale pour rejoindre les siens. Il leur ouvrit les yeux sur ces inconnus qui n'étaient pas des dieux mais des êtres vulnérables: « Je les connais, ils sont comme nous autres, ils mangent, dorment et tombent malades... et surtout ils sont moins nombreux. »² Le chef de guerre Caupolican apprécie l'audace et la lucidité de ce jeune guerrier. La veille de Noël 1553, sûr que les Espagnols n'auraient pas guerroyé ce jour-là, Lautaro à la tête de six cents hommes, profite de l'effet de surprise pour entrer dans le fortin de Tucapel. Averti de cette attaque par un Indien rallié, Valdivia quitte Penco avec une soixantaine de soldats et vole au secours de la petite garnison. Par précaution, il envoie trois hommes en reconnaissance. Comme ceux-ci tardent à revenir, le capitaine espagnol craint le pire. En effet, deux lieues plus loin, un affreux spectacle l'attend : les têtes de ses éclaireurs, séparées de leurs troncs sanglants, ont été fixées sur des palissades. Mais il ne rebrousse pas chemin. Dans les ruines du fortin où il ne reste aucun défenseur survivant, il se bat avec toute son énergie contre une masse d'Indiens. Presque tous les soldats qui l'accompagnent tombent à ses côtés, les armes à la main, les autres sont capturés avec lui. Le valeureux *conquistador* a droit au traitement le plus horrible : il est dépecé vif sous les yeux de ses hommes. Deux d'entre eux, profitant de l'ivresse qui s'empare des vainqueurs après la victoire, arrivent à échapper à leur vigilance. Ces témoins ont pu relater cette affreuse nuit de Noël qui a fait date dans l'histoire de la colonisation espagnole et a marqué un coup d'arrêt dans la conquête. Privés de leur charismatique gouverneur qui, le premier, avait réussi en treize années à pacifier plus de la moitié de ce pays immense, les Espagnols se retranchent sur leurs anciennes positions en deçà du fleuve Biobio qui restera pendant deux siècles la frontière entre le Chili espagnol et le Chili indien.

La trêve dure peu. Le 23 février 1554, une armée de 6 000 hommes, conduite par ce même Lautaro qui vient de prouver ses qualités de chef de guerre, bouscule à Mariqueña le successeur de Valdivia, Francisco de Villagran. Sur leur lancée, les Mapuches incendient les maisons de Penco et plus rien ne les arrête. Ils ne sont plus qu'à cinq journées de marche de Santiago. Leur avancée fulgurante prend de court les forces espagnoles qui se désorganisent. Mais sur la rive du rio Maule, près de Teno, où il a dressé son camp, le vainqueur de Tucapel, au sommet de sa gloire, tombe sous les coups de poignard d'un Indien « rallié » qui avait réussi à s'infiltrer dans les rangs des Mapuches. La disparition brutale de leur jeune chef et, de surcroît, l'épidémie de variole qui sévit depuis quelques jours et décime leurs troupes conduisent les caciques à renoncer à l'attaque de la capitale.

² Ces paroles de Lautaro sont rapportées par les plus fiables historiens du Chili.

Des succès illusoirs

Cette période troublée au sein de la colonie espagnole aiguise l'appétit de quelques capitaines prêts à se disputer le pouvoir. Aussi Philippe II, qui vient de succéder à son père Charles-Quint, redoute-t-il une guerre civile dans ce pays où la forte opposition des Indiens entrave la conquête. Une délégation de colons va se rendre à Lima pour implorer l'aide du vice-roi, Andrés Hurtado de Mendoza. Afin de montrer aux délégués l'intérêt qu'il porte à leur requête, celui-ci désigne comme gouverneur du Chili son propre fils Garcia, âgé de vingt et un ans, mais déjà réputé pour son courage et son orgueil. Au mois de juin 1557, cinq galions déposent sur l'île de la Quiriquina, face à la garnison de Penco, une armée de 450 hommes, plusieurs centaines de chevaux, des armes et des équipements. Le nouveau gouverneur commence par se débarrasser de ses deux rivaux, Francisco de Villagran et Francisco de Aguirre, qui sont renvoyés en Espagne. Il est accompagné d'un ancien page du fils de Charles-Quint, nommé Alonso de Ercilla, qui rêvait de découvrir ces confins de l'Empire pour s'y illustrer. Comme il était aussi poète, Ercilla se fera le chantre des luttes homériques entre les Indiens et les *Conquistadors* dans une grande fresque épique intitulée *L'Araucana*. L'auteur avait forgé ce terme à partir du mot *arauco* qui signifie en aymara « ennemi » et qui est aussi le nom d'une place-forte indienne autour de laquelle se dérouleront de nombreux combats. Aussi les habitants de cette zone seront-ils appelés Araucans plutôt que Mapuches. Mais cette appellation continuera de désigner l'ensemble des tribus insoumises, de Temuco à l'île de Chiloe.

Garcia de Mendoza a un nom prestigieux et beaucoup d'ambition mais il lui manque l'expérience de la guerre. Déterminé à achever l'œuvre de Valdivia, il déploie aussitôt une grande activité. Sur le rivage de Penco il bâtit une forteresse car cette ville doit rester le rempart de l'Empire. De là il fera des incursions dans le territoire de ces Indiens irréductibles pour les prendre à revers. Il renforce d'abord la position avancée de Canete puis, plus au sud, il fonde la ville d'Osorno. Dans un premier temps, tout lui réussit car les Mapuches, encore sous le choc de la mort de Lautaro, n'arrivent pas à empêcher les Espagnols de pénétrer chez eux. En outre, la dévastation de leurs récoltes par les envahisseurs qui leur fait redouter la famine les rend plus prudents. Enfin, au mois de novembre 1557, impressionnés par la puissance des canons dont dispose à présent Mendoza, ils doivent par deux fois battre en retraite. Très sûr de lui, Mendoza donne l'ordre de progresser vers le sud.

Entre-temps, le cacique Caupolican, promu par ses pairs chef de la résistance, est parvenu à rassembler les nombreuses tribus et à leur faire comprendre qu'un peuple solidaire est capable de venir à bout d'une armée, si puissante soit-elle. Il regagne brillamment une partie du terrain perdu puis il tente d'assiéger le fort de Cañete. Mais, à la suite d'une trahison, il tombe aux mains des Espagnols qui, pour venger Valdivia, lui réservent une fin atroce, la mort par empalement. Son commandement fut aussi éphémère que celui de Lautaro.

Tant de cruauté renforce la colère des Indiens qui, au lieu de déclencher des attaques massives comme ils l'avaient fait jusqu'ici, vont désormais recourir à des actions de harcèlement. Le gouverneur Mendoza veut voir dans ce changement de tactique un signe de découragement et pense que les Mapuches sont près d'abandonner la lutte. Cet homme, à qui la fortune avait d'abord souri, a mal évalué la fierté de ce peuple qui va pendant longtemps tenir la dragée haute à l'armée espagnole. Quand il rentrera en Espagne, en 1561, il aura le sentiment d'avoir accompli sa mission mieux que son prédécesseur. Or le Chili n'est pas encore pacifié, tant s'en faut, car la guérilla ne fait que commencer.

Contrairement à ce qui s'était passé au Pérou où cent cinquante soldats espagnols avaient eu raison, en quelques heures, de toute une armée paralysée par la capture de l'Inca, la guerre va durer à cause d'une double illusion qui donne aux belligérants une fausse vision de la réalité. D'une part, sûrs de leur supériorité technologique et sous-estimant l'esprit de résistance de l'adversaire, les Espagnols ne doutent pas de leur victoire. D'autre part, les Mapuches, privés de contacts avec le monde extérieur, ne savent pas d'où viennent ces ennemis, combien ils sont et ce qu'ils veulent. En fait, aucun des deux camps n'est capable de se représenter l'univers de l'autre. Par ailleurs, le système tribal des Mapuches, prompts à s'unir face aux envahisseurs, est moins vulnérable que le régime théocratique prévalant chez les Incas dont le chef unique était aussi leur Dieu. Donc sa mort n'avait pu qu'entraîner le démantèlement de l'empire.

Un événement providentiel

Vingt-deux ans après la fondation de Santiago, la colonie espagnole ne compte, en 1563, que quatre mille âmes dispersées sur un territoire qui s'étire sur près de 900 km, de Coquimbo à Penco. La faible densité de la population ne permet pas d'exploiter comme il faut ces terres fertiles qui auraient dû assurer à tous la nourriture quotidienne. Or, elles ne produisent que du maïs, des haricots et du piment rouge. Cette Nouvelle-Estrémadure dont l'avenir avait semblé très prometteur est à présent la plus pauvre des colonies impériales. Il est vrai que la distance de 2 870 km qui sépare Santiago de Lima, la capitale du vice-royaume, reste un grave handicap. Après des années de combats incertains, les descendants des premiers conquérants ne ressemblent plus à ces fiers *hidalgos* « ivres d'un rêve héroïque et brutal ».

Mal nourris, mal vêtus, vivant sous la menace constante des Indiens, ils sont en proie au doute voire au découragement. Pour eux le salut ne peut venir que de la mer. Or, sur le trajet qui va de Callao, le port de Lima, à Valparaiso, un régime de vents violents venant du sud oblige les pilotes à rester en vue de la côte, par crainte de se laisser entraîner dans des eaux inconnues. Ils doivent ainsi louvoyer sur une distance de quatre cents lieues marines³ et trouver chaque nuit des abris naturels, ce qui retarde fort la navigation. En effet, dans les conditions atmosphériques les moins défavorables, les navires ne parcourent que quatre lieues par jour. L'aller dure entre quatre et cinq mois, alors que le retour par vent arrière s'effectue en cinq ou six semaines. C'est dire que les liaisons restent très espacées et ne suffisent plus à soutenir l'effort de guerre. Si le Chili doit continuer à « user l'élite de ses capitaines », comme le remarquait Philippe II, pourquoi ne pas l'abandonner à son destin ? C'est ce qui se murmure à Lima et ce que les colons commencent à redouter.

Dans ce climat d'inquiétude où le pays s'enfonçait, éclate une stupéfiante nouvelle qui se répand comme une traînée de poudre : le galion de Callao, qu'on n'attendait pas avant le mois de mars 1564, vient de toucher Valparaiso après seulement trente jours de voyage. Oui, le navire est bien là avec sa cargaison de céréales, de vêtements, d'arquebuses, de lames de Tolède et, bien entendu, de nouvelles recrues. La liesse qui succède à la surprise fait renaître l'espoir chez les colons car le pilote, un certain Juan Fernandez, se dit sûr de pouvoir renouveler son exploit. S'il a parcouru la distance en un mois, ce n'est pas par hasard mais grâce à son intuition de marin. Connaissant la violence des vents et des courants portant au nord, le long des côtes américaines, il va imaginer une manœuvre hardie qui consistera à s'éloigner du continent, par vent de travers, en direction de l'ouest, dans une mer où personne après Magellan n'avait osé s'aventurer. Il pressent qu'il trouvera plus loin des brises favorables qui le ramèneront jusqu'à la latitude de Valparaiso où, mettant le cap à l'est, il devrait atteindre son lieu de destination. Les faits confirment par bonheur sa géniale hypothèse. Cette nouvelle route maritime, plus longue mais plus rapide, permettra d'effectuer plusieurs rotations annuelles entre le vice-royaume du Pérou et la lointaine colonie.

Cette découverte, oubliée aujourd'hui, eut alors un grand retentissement et des conséquences économiques qui n'ont jamais été évaluées. Dorénavant tous les navigateurs empruntent la nouvelle voie. La colonie chilienne, approvisionnée plus fréquemment, peut renforcer ses positions et résister aux attaques mapuches. Or, dans l'immédiat, les effets attendus ne sont guère visibles. L'armée espagnole subit encore quelques revers et la place forte de Penco est de nouveau assiégée en janvier 1564. Mais le 6 avril une flottille amène des renforts qui permettent de repousser définitivement les Araucans au-delà du grand fleuve. En dépit de la guérilla qui ne cesse pas, en dépit de la lourde défaite de l'armée impériale à Mareguano en 1569, et malgré le séisme qui détruit Penco l'année suivante, les Espagnols ne baissent pas les bras. Conscients de son importance stratégique, ils reconstruiront cette ville, mais plus près de la frontière naturelle du Biobio. Ils ne la reperdront plus et lui donneront le nom définitif de Concepcion.

Un texte identitaire

La vaillance des Mapuches avait marqué l'esprit des Conquistadors qui avaient attribué les premiers succès de ces guerriers à leur supériorité numérique. Mais, très vite, ils reconnurent l'intelligence de ces hommes incultes qui avaient su déjouer la tactique espagnole. Le poème épique d'Alonso de Ercilla, édité entre 1569 et 1589, traitant les hommes des deux camps d'égal à égal, vint confirmer les qualités de ce peuple. Outre l'intérêt de *L'Araucana*, riche de réminiscences littéraires et qu'avaient reconnu Cervantès, Lope de Vega et Voltaire, ce qui fait son originalité c'est la découverte des grands espaces d'un pays dont la nature vierge donnait à l'écrivain l'impression de revivre, chaque jour, le premier matin du monde. La splendeur du paysage l'avait aussitôt fasciné. Dans ce décor fastueux où tout se prêtait à l'hyperbole, ses montagnes majestueuses, ses torrents impétueux et ses forêts luxuriantes, la guerre qui s'y déroulait devait être elle aussi grandiose, tout comme ces valeureux Indiens dont il souligne la beauté : « Leurs corps sont grands et bien formés. Ils ont larges épaules et poitrine saillante, des membres vigoureux, des muscles puissants. Agiles, dégagés, robustes, pleins de courage, durs aux travaux... » Mais, plus important encore, c'est le regard neuf qu'il porte sur ces hommes que les Européens d'alors auraient qualifiés de barbares. Or, pour Ercilla, le guerrier araucan n'est pas un monstre à abattre ni un impie à convertir mais un être aussi respectable que l'homme espagnol.

Si ses descriptions enflammées des combats rappellent souvent *L'Iliade*, sa démesure n'a rien à envier au *Roland furieux* de l'Arioste. Mais le poète-soldat qui, faute de papier, écrivait appuyé contre un arbre sur des peaux de bêtes ou des lambeaux d'écorce, sait être également un chroniqueur impartial qui accorde à chacun des adversaires le mérite qui lui revient. Il tient pour légitime la résistance des Mapuches au nom de leur droit à la liberté et fait dire à Lautaro : « Compagnons fidèles, il est temps que vos mains intrépides justifient nos droits et notre cause. Courage ! Présentez avec fierté la pointe de vos lances et faites jaillir de cette source des flots de sang. » Il ose dénoncer la cupidité de ses compagnons d'armes qui est pour lui le pire des péchés : « Ô incurable mal !... Monstre toujours altéré, que rien n'assouvit et n'apaise !

³ NDLR, 1 lieue marine vaut 3 milles marins, soit 5,6 km.

Commencement et fin de toutes nos misères ! Ô insatiable avidité des mortels ! » Il va jusqu'à accuser d'hypocrisie ceux qui justifient la conquête par la christianisation, ce que Balboa avait résumé en quelques mots : « richesses à prendre, religion à répandre ». Conscient des risques qu'il court par ses prises de position audacieuses, il sait aussi qu'en vantant la valeur de ces Indiens, il rehausse du même coup la prouesse des *conquistadors*.

Cette épopée de trente-sept chants écrite à la gloire des Araucans produisit sur les générations d'Espagnols nés au Chili un effet inattendu. Les qualités du peuple mapuche qu'Alonso de Ercilla avait tenu à mettre en évidence, à savoir l'énergie, la bravoure et l'amour de la liberté, furent récupérées par les créoles qui se sentaient différents des Espagnols fraîchement débarqués. Et, tout comme les métis, ils avaient le sentiment d'appartenir à un peuple nouveau dont le caractère s'était forgé dans un environnement hostile et dans une lutte quotidienne pour survivre. Ainsi, en détournant l'intention de l'auteur, les descendants des conquérants, en quête de leur identité, crurent l'avoir trouvée dans cette chanson de geste qui devint, à leurs yeux, le premier texte de leur littérature. En le lisant, ils ne pouvaient que s'enorgueillir des actes de courage et d'honneur chevaleresque accomplis par leurs ancêtres, qu'ils fussent espagnols ou indiens. Ils sentaient couler en eux les sangs mêlés de Valdivia et de Lautaro. Leur vraie patrie n'était pas cette Espagne lointaine et arrogante qu'ils n'avaient jamais vue mais ce superbe théâtre d'opérations, enserré entre la blanche cordillère et le rivage de l'océan et où s'étaient affrontés des êtres qui, selon eux, n'étaient plus tout à fait des hommes mais une sorte de demi-dieux. Cette interprétation du texte qui répondait à leurs aspirations n'avait rien d'abusif car l'ouvrage d'Ercilla avait semé dans les esprits des idées subversives qui, après avoir germé, mineraient le régime colonial et inciteraient le pays à s'affranchir de la tutelle espagnole pour devenir au début du XIX^e siècle une nation à part entière.

Une guerre larvée

En 1570, trente ans après l'arrivée de Valdivia, l'époque héroïque de la conquête est terminée, non seulement parce qu'Alonso de Ercilla n'est plus là pour la raconter, mais parce que les belligérants ont besoin de répit. D'une part les Mapuches, qui ont pu arrêter la marche des envahisseurs, se croient victorieux. Mais ils n'ont remporté qu'une victoire à la Pyrrhus qui leur a coûté jusqu'ici près de cinquante mille hommes. D'autre part, les Espagnols protégés par leurs cuirasses et dotés d'armes à feu, ont limité le nombre de leurs pertes et se contentent pour le moment des zones conquises depuis Copiapo et de quelques enclaves en terre ennemie qu'ils devront consolider. Cette trêve que chaque camp s'est octroyée sans qu'il y ait eu d'accord, écornée çà et là par quelques escarmouches, a duré vingt-huit ans. Mais le feu qui couvait sous la cendre se ralluma le 23 décembre 1598, à Curalaba où les Espagnols connurent un échec mémorable et perdirent leur gouverneur Garcia Oñez de Loyola.

À la suite de quoi, de nombreuses tribus se soulevèrent et incendièrent les sept villes espagnoles du Sud.

Conscient que personne ne pourra venir à bout de ces fiers Araucans, le nouveau gouverneur du Chili, Alonso de Ribera, va imaginer une stratégie plus réaliste ; au lieu de diviser ses forces qui comptent alors 1 200 soldats et autant d'auxiliaires répartis sur la rive du Biobio et sur celle du rio Bueno, près d'Osorno, il décide de les concentrer sur la ligne fortifiée du grand fleuve, seule frontière à défendre entre les deux Chili. En 1607 il rassure son roi, Philippe III, en lui écrivant « qu'on peut se déplacer d'une ville à l'autre en toute sécurité, comme on va de Madrid à Tolède ». C'est du moins ce qu'il veut faire croire.

À partir de 1609, la Couronne décide de remplacer les gouverneurs militaires par des civils qui, relayés sur le terrain par des ecclésiastiques, défenseurs de la cause indienne dans le sillage de Las Casas, vont engager des discussions avec les chefs mapuches pour aboutir à des traités qui seront souvent violés de part et d'autre. Mais par le traité historique de Quillin, signé en 1641, l'existence de deux territoires sera enfin reconnue, des prisonniers seront échangés, des « parlements » de concertation réuniront les chefs civils et militaires espagnols et les caciques indiens. C'est la première fois dans son histoire que l'Espagne conquérante accepte de composer avec un adversaire qu'elle n'a pas réussi à soumettre par les armes. La période de paix relative qui suivra favorisera le développement de l'agriculture et du commerce avec les colonies voisines du Pérou, de Panama et du Mexique.

⁴ La lettre du 16 mars 1607 d'Alonso de Ribera à Philippe III est citée par Diego Barros Arana dans son *Historia general de Chile*, rééditée par Editorial universitario, Santiago, 2000.

Au XVIII^e siècle, le pays a pris un nouvel essor, grâce à des gouverneurs choisis par Philippe III, et dont le plus remarquable est Ambroise O'Higgins, ingénieur d'origine irlandaise, qui deviendra vice-roi du Pérou. Ces bons administrateurs profitent de la période d'apaisement pour entreprendre de grands travaux d'intérêt général et les réformes nécessaires. Mais si, à l'abri de son dispositif militaire, le Chili espagnol progresse dans tous les secteurs et pourrait déjà se passer de l'aide de sa tutelle, l'autre Chili refuse toute évolution et se replie sur lui-même. Malheureusement pour ces courageux défenseurs de leurs terres, la frontière entre les deux pays ne reste pas longtemps étanche. Inévitablement des contacts s'établissent dans les zones frontalières pour le meilleur et pour le pire. Des religieux, porteurs d'un message de paix, sont les seuls étrangers qu'acceptent les caciques. *A contrario*, des hommes sans scrupules, pourvoyeurs d'alcool, arrivent à s'infiltrer dans les tribus. Une acculturation est en train de s'opérer dans cette société fragilisée par des années de guerre: des caciques se mettent à parler l'espagnol, s'habillent à la chilienne, perdant ainsi beaucoup de leur prestige. Des colons ambitieux et des hommes d'affaires empiètent impunément sur le domaine des Mapuches dont l'esprit de résistance s'est émoussé au fil des ans.

Le soulèvement des colonies anglaises puis la Révolution française dont les idées s'étaient répandues sur tout le continent sud-américain, encouragèrent les revendications de tous ceux qui, au Chili, aspiraient à s'émanciper de la Couronne. Et lorsque l'armée napoléonienne envahit l'Espagne en 1809 et fit vaciller le trône de Ferdinand VII, le Chili espagnol se divisa en deux camps, les loyalistes et les séparatistes. De la guerre civile qui suivra et qui sera gagnée par ces derniers naîtra en 1818 la République du Chili. De sérieuses difficultés attendent le nouveau gouvernement, notamment la question de l'unité territoriale d'un pays dont le sud est encore habité par trois cent mille Indiens insoumis. Les patriotes chiliens qui avaient lutté pendant huit ans pour leur liberté auraient dû admettre que les Mapuches puissent, eux aussi, avoir le droit de vivre sur leurs terres en hommes libres. Ayant alors d'autres urgences, ils laissèrent les choses en l'état. Le naturaliste varois, Claude Gay, qui séjourna au Chili pendant douze ans fut l'une des rares personnalités, après le jésuite Juan Molina, auteur d'une *Histoire du Chili* publiée en 1782, à s'intéresser au sort de ces indigènes qui l'avaient accueilli en ami.

En 1850, une aventure singulière vient tout à coup inquiéter les autorités chiliennes. Un tabellion périgourdin, Antoine de Tounens, ému par le déclin du peuple araucan, décide de vendre sa charge et de s'embarquer pour le Chili où il entend créer un État réunissant la Patagonie et l'Araucanie. Les caciques accueillent d'un bon œil cet étranger si différent de ceux qui, jusqu'ici, n'avaient cherché qu'à les tromper. Ce dernier, au contraire, est plein de bonnes intentions. Devant eux il s'autoproclame roi des Araucans sous le nom d'Orélie-Antoine 1^{er}. Cela aurait pu les choquer mais, ne sachant pas ce qu'est un roi, ils ne lui contestent pas ce titre car l'essentiel pour eux est de sauvegarder leur système tribal. Le reste de son programme, qui prévoit le rattachement de la Patagonie à leur pays et la victoire finale sur le Chili républicain, ranime leur patriotisme. Bien entendu, aucune nation ne reconnaît ce nouveau royaume. Ruiné par l'achat d'armes nécessaires à une armée moderne, Tounens retourne en France où il compte trouver de l'argent et repart pour l'Amérique où il réussit à rassembler trente mille guerriers. Cette fois, le gouvernement chilien prend l'affaire au sérieux. L'illuminé finit par être capturé. Déclaré fou, il sera rapatrié d'office par le consul de France. Qu'à cela ne tienne, il trouvera encore le moyen de repartir pour redonner espoir à ces hommes qui l'avaient accepté comme roi. Repris par la justice, il sera cette fois brutalement expulsé du Chili. Il mourra huit ans plus tard, pauvre et incompris.

Échaudés par cette affaire et poussés par le besoin d'espace pour accroître leur production agricole concurrencée par celle de la Californie, les responsables chiliens n'ont plus à hésiter : comme l'espace cultivable abonde en territoire indien, ils doivent s'en emparer coûte que coûte. Mais voilà qu'éclate « la Guerre des nitrates » qui va opposer pendant trois ans le Chili au Pérou et à la Bolivie.

L'armée chilienne doit donc concentrer toutes ses forces sur la frontière du nord. Cette contrainte retarde l'estocade qui avait été prévue sur le front sud. Ce répit est pour les Araucans l'ultime occasion de défendre leur intégrité territoriale. Ils se soulèvent en 1881 près de Traiguén. Leur révolte d'une violence inouïe, mais mal coordonnée, est jugulée par les militaires chiliens qu'on venait de dégager du front après la prise de Lima et qui se montrent tout aussi violents que les Indiens. Ceux-ci sont repoussés au-delà de Temuco jusqu'aux pentes de la Cordillère. Le courage hérité de leurs ancêtres, qui avaient fait reculer les meilleurs soldats de l'Empire espagnol, s'avère désormais impuissant face à l'artillerie moderne. Ce n'est pas à la supériorité de leurs adversaires que les Mapuches finiront par céder, mais à l'efficacité redoutable de leurs armes. À la fin de l'année 1882, l'Araucanie libre n'existait plus.

Une histoire entachée d'injustice

Une fois vaincus, que deviendront ces indigènes ? Les *Indios bravos* ayant été exterminés au cours des ultimes combats, il ne restera que les *Indios buenos*, qui se résigneront à rejoindre les réserves qu'on leur avait assignées et où ils vivront comme des sous-prolétaires. Malgré les bonnes intentions de quelques hommes politiques, leur sort ne s'améliorera guère. Comment s'expliquer que la nouvelle République du Chili, si attachée à l'idée de liberté, n'ait pas accordé après 1818 ce droit fondamental à la population mapuche ? Comment s'expliquer que dans toutes les villes du pays des monuments ont été érigés à la gloire des héros araucans et que des rues et des places portent toujours leurs noms, alors que les descendants de ces vaillants guerriers sont encore considérés comme des citoyens de seconde zone ?

Que de contradictions ! Si au moins les gouvernements successifs s'étaient intéressés à eux et les avaient préparés à se faire une place dans ce pays qui pourtant était aussi le leur. Il eût fallu pour cela une volonté politique qui a manqué à ceux qui détenirent le pouvoir pendant plus d'un siècle, de quelque bord qu'ils fussent. Si bien que le retard pris par la société mapuche, rétive à tout changement, ne fera que s'aggraver au fil des ans et ternira l'image du Chili. Selon un historien, ce décalage social « *restera la mauvaise conscience des Chiliens* ». Certes, mais reconnaissons que ces injustices qui, hélas, ont entaché l'histoire du Chili, n'atteignirent jamais l'horreur des génocides que se permirent de plus grandes nations dans d'autres contrées du monde.

En conclusion

Aucun peuple « barbare » n'a su montrer face à une puissance européenne autant de courage et de pugnacité que celui des Mapuches qui résista pendant 354 ans aux forces de l'Empire espagnol. Cette longue conquête coûta beaucoup plus cher que les campagnes contre les Aztèques au Mexique, puis contre les Incas au Pérou où les troupes de Cortés et de Pizarro extorquèrent, au prix de quelques vies, des trésors fabuleux. Au Chili, en revanche, pour l'ensemble de la période coloniale, soit de 1540 à 1818, l'Espagne dépensa plus de cinquante millions de *douros* et perdit 42 000 hommes, sans parler des Indiens ralliés qui périrent lors des combats et qui ne furent pas recensés. Quant aux pertes de l'adversaire, difficiles à compter, elles auraient été trois fois supérieures à celles de l'Espagne.

Que de souffrances et que de sang versé pour que naisse la nation chilienne ! « Le Chili est une volonté d'être et de vaincre l'adversité ». C'est ainsi que Gabriela Mistral, prix Nobel de littérature, avait défini sa patrie. Femme aux racines mêlées, la poétesse chilienne pensait que ce volontarisme sur lequel s'était construit le pays n'était pas l'apanage des conquérants et de leurs successeurs mais qu'il avait fait aussi la force des Mapuches. Dans la ville de Temuco, un monument illustre bien cette pensée : si l'on y voit réunis autour d'une femme représentant l'Araucanie un guerrier indien et un soldat espagnol, c'est pour rappeler aux Chiliens d'aujourd'hui que l'un et l'autre avaient été, à part égale, les glorieux acteurs d'une longue et cruelle épopée.

Approche bibliographique

BARROS ARANA, Diego, *Historia general de Chile*, 16 vol. Santiago, 1888-1902.

BLANCPAIN, Jean-Pierre, *Les Araucans et le Chili*, L'Harmattan, 1996.

ERCILA Y ZUNIGA, Alonso de, *La Araucana*, trois parties, Madrid, 1569-1581. Édition plus récente, Santiago, 1956.

GAY, Claude, *Historia física y política de Chile. Documentos sobre la Historia*, 2 vol., Paris, 1846-1852.

ROSALES, Diego de, *Historia general del Reyno de Chile. Flandes indiano*, 3 vol., Libreria del Mercurio, Valparaiso, 1877-78.

ROSSIGNOL, Jacques, *Chiliens et Indiens araucans au milieu du XIX e siècle*, Caravelle, Cahiers du monde hispanique et luso-brésiliens, n° 20, Toulouse, 1973.

VOLTAIRE, *Essai sur la poésie épique*, Chapitre VII, Lambert, Paris, 1751.